18. La vérité, c'est le Christ

Une fois le centurion sorti, Pilate resta immobile, le regard perdu dans le vide. Il repensa à la question qu'il avait posée au Nazaréen : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jn 18,38). Il lui semblait que la réponse qu'il n'avait pas attendue (qui, au fond, ne l'intéressait pas) était venue à sa rencontre quand il s'y attendait le moins, et par l'intermédiaire d'une personne dont il ne l'aurait jamais soupçonnée.
Était-il possible que chaque fois qu'il posait une question sur Jésus, sur sa mort, la réponse ne fût pas le récit de simples faits, mais… sa Personne ? Même après lui avoir demandé « Qu'est-ce que la vérité ? », il pensait ne pouvoir attendre aucune réponse de cet homme ; et pourtant, lorsqu'il le vit revenir, défiguré par la flagellation, vêtu comme un roi et couronné d'épines, en le regardant, il sentit naître dans son esprit une pensée qu'il s'empressa de chasser : « Voici la vérité ! » Il dit à la foule : « Voici l'homme ! », mais dans son cœur, cela signifiait : « Voici la vérité de l'homme, la vérité de cet homme que vous haïssez tous, la vérité du roi que vous craignez tous, la vérité de ceux qui le haïssent au point de le réduire à cet état, et la vérité de cette religion qui, depuis des siècles, se préparait à accueillir ce Messie. » Et Pilate se rendit compte, le cœur serré, en prenant la mesure de toute son hypocrisie, que cet homme était aussi *sa* vérité, la vérité de lui-même, la vérité de sa vie, de sa carrière, de son pouvoir, de sa dépendance hypocrite et mesquine envers l'empereur.

Pilate pressentit mystérieusement que, si Jésus était sa vérité, la vérité de sa vie et de toute chose, alors il était véritablement Roi, le Seigneur de l'univers. En effet, comme ce Jésus lui semblait libre ! Libre et vrai, la seule lueur de vérité au milieu de tout ce mensonge qui imprégnait tout et tous, qui s'abattait comme une obscurité épaisse sur toute la réalité que chacun croyait manipuler à son avantage. Tout était faux, tout était ténébreux. Il n'y avait de vrai, de réel au milieu de tout cela que la petite flamme de cet Homme, de ce visage, de ce regard, de cette voix, de ce silence. Le Nazaréen n'exprimait que la vérité, qu'il parle ou qu'il se taise, qu'il te fixe de son regard ou qu'il baisse les yeux. Tout en Lui était vérité. Même la cruelle mascarade orchestrée par ses soldats ne parvenait pas à l'emporter sur la vérité de cette Personne. C'était justement cette couronne d'épines, cette loque rouge sur ses épaules, ce roseau qu'il tenait comme un sceptre, tout cela précisément révélait qu'Il était bel et bien Roi, le Roi des rois.

Pilate n'avait pas supporté le poids de cette vérité, et c'est pourquoi il s'était empressé de tout jeter, Jésus, les Juifs, les prêtres, les scribes, mais aussi lui-même, même sa conscience, de jeter tout cela dans la mer obscure de l'imposture exprimée par tous, utilisée par tous sans autre raison que celle d'éteindre cette unique flamme de vérité, de sincérité, cette unique flamme *de réalité*. Dans cet abîme de mensonge il avait aussi précipité l'empereur en le faisant reconnaître comme leur roi et en feignant de le servir lui aussi avec loyauté, alors qu'il savait très bien que les Juifs ne le reconnaîtraient jamais comme leur roi et que lui-même ne servait l'empereur que pour se servir lui-même, qu'il n'adorait l'empereur que pour s'adorer lui-même ainsi que le pouvoir et la richesse qu'il pensait gagner grâce à cette idolâtrie.

Il s'était hâté de condamner Jésus sans plus réfléchir ni y penser. Il en avait assez de se tourmenter à cause de cet Homme. Il l'avait envoyé à la mort pour le faire disparaître de sa conscience, pour éteindre cette petite flamme de vérité qui émanait de cet Homme, qui le contaminait et le brûlait comme une fièvre.

Il se mit à haïr le centurion lui aussi mais sans parvenir à le mépriser, car ses paroles, son regard, ses yeux brillants lorsqu'il parlait de la mort du Nazaréen avaient tout réveillé, avaient ravivé des braises qu'il croyait avoir définitivement étouffées.
Mais si même mort, le Nazaréen le tourmentait, quelle issue lui restait-il ? Il entendait le souffle de cette dernière respiration de Jésus comme un bruissement du vent dans le désert que personne ne peut arrêter, car on ne sait pas d'où il vient ni où il va. Il ne voulait pas de cette vérité dans sa vie, cette vérité *de* sa vie, mais plus il la fuyait, plus il s'en éloignait, et plus il sentait que son destin, son roi, sa vie s'enfonçaient dans l'abîme de l'imposture.

Tandis que le centurion embrassait de tout son cœur le mystère de cette Vérité, Pilate a peut-être choisi l'absurdité de la rejeter, s'enfuyant vers le néant, se condamnant à la désolation de l'homme qui ne veut pas rester avec Jésus, avec Jésus qui est avec nous tous les jours jusqu'à l'éternité, avec Jésus qui est en personne notre Paradis.

Mais qui sait si, au fond de cet enfer, même Pilate, même Judas n'ont pas finalement rencontré, eux aussi, la vérité ultime du Christ : son regard de miséricorde accompagné de cette parole, de cette prière qui a démantelé l'enfer : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Lc 23,34)

Dieu ne juge pas les pécheurs en discutant avec eux mais en en parlant entre Lui et Lui-même, entre le Fils et le Père, dans le souffle de l'Esprit, comme le font les parents lorsqu'ils discutent avec amour des problèmes et des erreurs de leurs enfants. Et plus les problèmes et les erreurs sont graves, plus ils nuisent à leurs enfants, et plus les parents en parlent avec amour, avec le désir de les embrasser.